

Comme don Estévan perdait presque toujours au jeu, qu'il oubliait constamment, nous l'avons dit, de réclamer l'argent qu'il avait prêté, et que, par conséquent, on ne pouvait pas supposer qu'il vécût du jeu ou d'emprunt, on soupçonnait qu'il possédait non loin d'Arispe quelque riche *placer* (gîte) d'or, et qu'il en connaissait de plus riches encore au fond du pays des Indiens-Apaches.

Les voyages périodiques du seigneur Arechiza confirmaient cette première supposition ; quant à la seconde, le hasard ne devait pas tarder à en faire une vérité. Nous dirons plus loin comment.

Don Estévan eut donc moins de peine qu'aucun autre, grâce à l'influence qu'il exerçait, à trouver des compagnons d'aventures. Déjà, disait-on, quatre-vingts hommes déterminés se rendaient des différents points de la Sonora au préside de Tubac, sur la frontière indienne, qu'Arechiza leur avait indiqué comme rendez-vous de l'expédition et, à en croire le bruit général, le jour approchait où don Estévan lui-même devait partir d'Arispe pour se mettre à leur tête.

Ce bruit, vague d'abord, devint bientôt une certitude ; car, à l'un des dîners qu'il donnait, l'Espagnol annonça à ses convives qu'il allait, dans trois jours, se mettre en route pour le préside de Tubac. Pendant ce même dîner, un messenger fut introduit dans la salle du festin et remit à don Estévan une lettre, dont il attendait, dit-il, la réponse.

L'Espagnol pria ses hôtes de l'excuser et rompit le cachet de la lettre.

Comme tout prenait, dans les allures de l'étranger, un certain caractère de mystère, les convives se turent un instant pour examiner sa contenance et le jeu de sa physionomie ; mais la figure impassible de don Estévan qui se voyait l'objet de l'attention générale, ne trahit aucune de ses pensées : il est vrai qu'il savait parfaitement dissimuler ses sensatins, et peut-être eut-il besoin, ce jour-là, de tout son empire sur lui-même.

— C'est bien, dit-il avec calme au messenger ; rapportez pour réponse à celui qui vous envoie que je serai exact au rendez-vous, sous trois jours d'ici.

Et il le congédia en s'excusant de nouveau, près de ses hôtes, de son impolitesse forcée ; puis le dîner suspendu reprit son cours. Cependant l'Espagnol parut plus pensif que de coutume, et ses convives ne doutèrent pas, en se retirant, qu'il n'eût reçu quelque nouvelle d'un haut intérêt pour lui. Nous abandonnerons les habitants d'Arispe à leurs conjectures, pour précéder don Estévan au mystérieux rendez-vous qu'il venait de recevoir dans un endroit situé précisément sur la route au préside de Tubac.

Au sortir d'Arispe, en remontant vers le préside en question, on ne rencontre plus, de loin en loin, que de chétives habitations parfois réunies, plus souvent encore isolées. Ces habitations sont séparées l'une de l'autre par la distance que peut parcourir un cheval entre deux soleils. Il en résulte que ce sont autant de haltes pour les voyageurs qui se dirigent vers la frontière. Mais les voyageurs ne sont pas nombreux, et les habitants de ces cabanes passent

une partie de leur existence dans une profonde solitude. Un champ de maïs qu'ils cultivent, quelques bestiaux qu'ils engraisent dans ces pâturages parfumés qui donnent à leur chair une saveur exquise, un ciel toujours clément, mais surtout une sobriété miraculeuse, font vivre ces hôtes des déserts sinon dans l'aisance, au moins à l'abri du besoin. Quels désirs peut former l'homme dont un ciel bleu couvre la tête, et qui trouve dans la fumée d'une cigarette un préservatif infaillible contre les tiraillements de la faim ?

Par une matinée de cette année 1830, à environ trois journées d'Arispe, un homme était assis, ou plutôt à demi couché, à la porte d'une cabane, sur une de ces couvertures de laine curieusement travaillées, qu'on nomme *zarapes*. Quelques huttes, éparses çà et là et dans un état complet d'abandon, indiquaient un de ces villages qui ne sont habités par une population nomade que pendant la saison des pluies et une partie de la saison sèche. Quand les citernes qu'alimentent les eaux du ciel viennent à se tarir, ces villages restent déserts et ne revoient leurs habitants que lorsque les réservoirs se remplissent de nouveau. Deux routes, à peine frayées au milieu des bois épais qui couvraient tout l'espace environnant, venaient se couper près de l'endroit où était couché le voyageur, qui ne semblait nullement effrayé de la solitude profonde dans laquelle il se trouvait.

Quelques corbeaux qui voltigeaient, en croassant, d'arbre en arbre, et le cri des *chachalacas*(1), qui saluaient le jour naissant, interrompaient seuls le profond silence des bois. Bien que le soleil répandit déjà quelque chaleur, la brume épaisse, qui dans ces climats s'étend la nuit comme un voile, commençait seulement à se dissiper, laissant encore d'épais flocons accrochés aux sommités des arbres de bois de fer et des *mezquites* (gommiers). Les restes d'un grand feu, allumé sans doute pour combattre la froidure de la nuit, servaient alors à préparer le repas de l'unique habitant de ce village.

De petites galettes de farine de froment et quelques morceaux de viande séchée au soleil se tordaient sur des tisons ardents, sans que l'homme à qui ce chétif repas était destiné parût beaucoup s'inquiéter des progrès trop rapides de la cuisson. Non loin de lui, avec une frugalité comparable à celle de son maître, un cheval paissait l'herbe rare et flétrie qui croissait sur la lisière du bois et qui frémissait sous la brise du matin. Contre l'usage, ce cheval n'était retenu par aucune entrave.

Le costume du cavalier consistait en une veste sans boutons, qu'on passe par le cou comme une chemise, et un large pantalon, le tout en cuir tanné d'un rouge de brique. Ce pantalon, ouvert à partir du genou jusqu'au talon, laissait voir les jambes entourées de peaux de chèvres tannées et estampées. Ces bottes informes étaient assujetties par des jarrettières écarlates, dans l'une desquelles était passé un long couteau dans sa gaine, de façon qu'assis par

(1) Espèce de pies d'un beau bleu foncé, et dont le cri a formé le nom.